

François Hertel, *Louis Préfontaine apostat*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, 153 p.

Yvon Morin

Volume 4, Number 2, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036324ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036324ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morin, Y. (1968). Review of [François Hertel, *Louis Préfontaine apostat*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, 153 p.] *Études françaises*, 4(2), 234–235.
<https://doi.org/10.7202/036324ar>

FRANÇOIS HERTEL, *Louis Préfontaine apostat*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, 153 p.

Il faut un peu d'audace pour parler du dernier ouvrage de François Hertel, non seulement parce qu'on doit y dénoncer des faiblesses, mais aussi parce qu'on est à priori condamné par Hertel lui-même: « J'ai toujours eu assez peu d'estime pour ceux qui ne sont bons qu'à critiquer. » On se rassure vite cependant puisque pour Hertel « la majorité des hommes — je ne parle pas des femmes — sont des imbéciles et des salopards » (p. 43). Les critiques ne se distinguent pas.

Ce Louis Préfontaine, qui ressemble comme un frère à Hertel, souvent nous amuse. Il regarde son passé: son enfance, sa vocation sacerdotale, son apostasie, ce qu'il fut et ce qu'il fit. Il s'humilie parfois pour mieux faire briller son orgueil;

il exalte sa puissance cérébrale en des mots pleins de sensibilité; il se dit gai et heureux avec une âme marquée de nostalgie et de déceptions. Cette confession n'est qu'un long paradoxe.

On peut facilement distinguer deux niveaux dans ce petit livre où apparaissent de nombreuses reprises, des tâtonnements, des incohérences. Il y a d'abord les faits: anecdotes diverses de voyage, de séjours à Paris, etc. Hertel raconte avec sobriété, souvent avec humour. L'histoire de sa gymnastique suédoise, par exemple, ne manque pas de saveur (p. 112). Il y a d'autre part la contestation religieuse, ou mieux la justification d'une apostasie. Le sujet n'est qu'effleuré. Ça ne convaincra personne, sauf peut-être Hertel lui-même. Cette démission religieuse qui a conduit Préfontaine à quitter l'ordre des Jésuites est mystérieuse et n'est venue qu'après un long et progressif déracinement. Préfontaine (Hertel) ignore pourquoi il est entré chez les Jésuites, comment pourrait-il savoir pourquoi il en est sorti. C'est partout le mystère, le destin, « la machine infernale », pour employer un titre de Cocteau. Hertel parle du noviciat comme d'un engrenage subtil (p. 62). « Il était né sceptique. On l'avait dressé à la croyance. » (p. 64). Un jour, cela ne pouvait plus tenir, le dressage avait échoué. « Depuis des années, je comprenais que ça ne pouvait pas durer, que ça ne durerait pas, cette contrainte que je m'imposais, pour conquérir une forme de sainteté qui ne cadrerait pas avec mon instinct profond. » (p. 38).

L'analyse des grandeurs et des misères de son séjour dans l'ordre des Jésuites constitue la meilleure part de ce livre. Chez les Jésuites, il apprit à goûter la solitude, à aimer la jeunesse comme professeur, à se discipliner. Par contre, il déplore d'y avoir gaspillé son amour, d'y avoir refoulé sa sensualité, d'avoir paralysé, en partie, son œuvre littéraire: « Si j'ai moins écrit, et de moins grandes choses, que je ne rêvais, c'est que mes devoirs d'éducateur m'ont empêché de me livrer tout entier à cette tâche. Plus tard, il fut peut-être trop tard. » (p. 44).

En somme, un livre plein de nostalgie et de joie. Deux mots surprenants mais combien révélateurs résument tout Préfontaine: « Je me regrette » (p. 115) et « Je souffre la joie énorme d'exister » (p. 135).

Y. M.

GASTON DULONG, *Bibliographie linguistique du Canada français* de James Geddes et Adjutor Rivard (1906), continuée par Gaston Dulong, Québec, Les Presses de l'Université Laval, et Paris, Klincksieck, 1966, XXXII-167 p.

Cet ouvrage inaugure la série « Langue et littérature françaises au Canada » de la Bibliothèque française et romane publiée par le Centre de philologie et littératures romanes de la Faculté des lettres et sciences humaines de Strasbourg avec le concours du ministère des Affaires culturelles du Québec.

Gaston Dulong conserve 474 des 583 titres figurant dans la bibliographie de Geddes et Rivard. Un petit nombre d'articles sans intérêt ont été éliminés ainsi que les titres des publications relatives à la toponymie et à l'anthroponymie qui continueront à faire l'objet d'une publication séparée sous la direction de Luc Lacoursière. Une douzaine de titres seulement, parus de 1753 à 1905 et ne figurant pas chez Geddes et Rivard, ont été ajoutés, preuve que les auteurs de la première bibliographie avaient accompli leur recension de manière quasi exhaustive. Pour la période allant de 1906 à 1965, Dulong fournit 568 titres, ce qui porte le total à 1 054 titres pour la bibliographie continuée. Les chercheurs disposent donc désormais d'un instrument de référence incomparable. Il est vraisemblable que quelques titres ont dû échapper à l'auteur comme il fallait s'y attendre dans une tâche d'un tel ordre, mais ils ne doivent pas être très nombreux (nous en avons noté deux); il faut donc complimenter Gaston Dulong du soin avec lequel il a mené à bien son travail.

Les impressions des étrangers de passage constituant une bonne partie des articles de l'époque « préscientifique », je me permets de mentionner ici un passage d'une lettre envoyée le 5 décembre 1911 à sa mère par Louis Hémon, texte qui nous a été aimablement communiqué par Nicole Deschamps :

[Quant au « vieux français » du Canada, à Montréal tout au moins on n'en voit guère trace.] C'est tout simplement le mauvais français anglicisé qu'on entend surtout. [Dans les campagnes la langue est peut-être plus intéressante, mais je n'ai guère le loisir de me promener en ce moment.]

Les passages entre crochets ont déjà été cités dans la revue montréalaise *Liaison* XV (vol. 2, mai 1948, p. 267); la coupure dans la citation avait été faite par la sœur de Louis Hémon !

Dulong présente la bibliographie dans une introduction de 14 pages (« Où en sont les études sur le français canadien »), d'où il ressort clairement que la linguistique franco-canadienne a une immense dette de reconnaissance envers Adjutor Rivard et la Société du Parler français au Canada; que les premières études vraiment scientifiques du franco-canadien ont été faites par des linguistes et dialectologues américains (Elliott, Sheldon, Squair, Chamberlain, Geddes surtout, suivis plus tard de Locke, Haden et LaFollette) qui n'ont eu malheureusement en leur temps que fort peu d'influence sur les chercheurs franco-canadiens; que la période moderne (1945-1965), 240 titres, voit l'éclosion de travaux d'une réelle valeur scientifique dus à de jeunes

linguistes canadiens formés pour la plupart à l'Université de Strasbourg (Boudrault, Charbonneau, Corbeil, Dulong, Gendron, Lavoie, Valin, pour ne nommer que les principaux), sans oublier Vinay. Il convient également de noter le rôle de conseillers et d'inspirateurs joué par Bruneau, M^{sr} Gardette, et maintenant Straka, et de mentionner la thèse remarquable d'une Française, Geneviève Massignon, sur les *Parlers français d'Acadie*. Nous souhaitons que des romanistes d'autres pays où les travaux de linguistique romane sont traditionnellement à l'honneur viennent bientôt apporter leur concours à l'étude de la « romania » nord-américaine.

Dulong présente comme un événement capital — et il l'est en effet — mais sans s'y attarder, le fait que « la Nouvelle-France a rapidement réalisé son unité linguistique en faveur d'un français régional alors que, en France, les patois n'étaient pour ainsi dire pas entamés par la langue commune », et que ce français régional du Canada « n'était pas du patois ». Autrement dit, l'unité linguistique du Canada français a précédé celle de la France et, sans s'opérer sur des bases radicalement différentes (le grand romaniste Meyer-Lübke l'a bien noté), n'en possède pas moins ses traits originaux. Peut-être faut-il voir dans ce fait l'une des causes des résistances, inconscientes souvent, qui s'opposent au Canada à l'adoption des normes du français « international » (à toutes fins pratiques identique au français commun de France) qui est senti comme un produit d'importation.

Dans une riche et dense préface, Georges Straka, directeur du Centre de philologie et littératures romanes de Strasbourg, dresse, au profit des lecteurs non avertis de la situation exacte du fait français au Canada, un tableau bien informé de la situation socio-économique, culturelle, linguistique du Canada français. S'interrogeant sur l'avenir du français et de la civilisation franco-canadienne au Québec, il se dit convaincu qu'il ne sera définitivement assuré qu'à deux conditions : d'une part, la formation rapide d'une « élite francophone compétente, consciente de sa mission, et suffisamment nombreuse pour assumer, à tous les degrés, les responsabilités économiques et intellectuelles du pays » ; d'autre part, que « le français devienne dans tous les secteurs des activités et, dans chacun, à tous les niveaux, la langue de travail, langue qui permet de vivre, de gagner sa vie, de s'élever, selon les compétences acquises, à n'importe quel échelon social ». Straka brosse également un rapide tableau des divergences entre le français du Québec et le français commun. Commentant les décisions de l'Office de la langue française sur la norme du français au Québec, il insiste très justement sur un point qui est malheureusement trop oublié

par ceux qui fustigent la mauvaise qualité du français local et proposent des mesures — quelquefois draconiennes et souvent irréalistes — pour l'adoption du français « international ». Il ne s'agit pas, en effet, de vouloir remplacer le franco-qubécois par un français importé, de détruire la « parlure » locale, mais bien de s'appuyer sur ce qui existe au lieu de le dénigrer systématiquement (ce qui nous paraît catastrophique au plan psychologique) et d'amener progressivement les Franco-Canadiens à un « bilinguisme de deux niveaux de langue » selon les termes de Straka, en somme à une diglossie qui se rencontre effectivement dans tous les pays disposant d'une langue de culture: la co-existence d'une langue populaire souvent marquée par des régionalismes et d'une langue plus soignée, plus raffinée, appelée souvent langue commune, et que les sujets parlants utilisent, l'une ou l'autre, selon la situation. Il ne s'agit donc pas d'éliminer les parlers locaux, mais d'amener les francophones du Canada à pouvoir utiliser correctement le français commun (ou international) lorsqu'il le faut.

Comme on le voit, cet ouvrage n'est pas seulement un répertoire bibliographique d'une richesse exceptionnelle, mais une bonne introduction à la linguistique franco-canadienne et une source de réflexion.

A. R.